

CASSIN, Barbara (2016) : *Éloge de la traduction – Compliquer l'universel*. Ouvertures. Paris : Fayard, 258 p.

Nicolas Froeliger

Volume 63, Number 3, December 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060181ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060181ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Froeliger, N. (2018). Review of [CASSIN, Barbara (2016) : *Éloge de la traduction – Compliquer l'universel*. Ouvertures. Paris : Fayard, 258 p.] *Meta*, 63(3), 840–843.
<https://doi.org/10.7202/1060181ar>

le service d'interprétation parlementaire a permis de renforcer le caractère bilingue du Parlement.

Les chapitres dix-sept et dix-huit offrent un survol des apports des traducteurs fédéraux à la vie culturelle du pays. Parler de la production littéraire et artistique et de la contribution de ces traducteurs aux diverses sphères de la vie culturelle canadienne mériterait, d'après les auteurs, un ouvrage en soi. Plusieurs de ces traducteurs ont continué à « cultiver leur intelligence » (p. 353) et participaient activement à des activités diverses hors du bureau fédéral. Delisle et Otis consacrent ces deux chapitres à la vie de traducteurs fédéraux qui ont contribué aux domaines de la langue, à la vie associative, aux beaux-arts et aux sports au Canada. En plus de traducteurs, ils ont été artistes, poètes, romanciers, scientifiques, historiens, essayistes, musiciens, acteurs et sportifs.

Tout au long des dix-huit chapitres du livre, écrits d'une très belle plume, les auteurs soulignent, entre autres, que l'évolution de la traduction à Ottawa suit l'évolution des institutions et des mœurs de la société canadienne. Ils font ressortir le lien étroit entre la traduction et l'idéal d'unité nationale au Canada. Pour ces auteurs, étudier l'histoire et l'évolution de la traduction permet de se renseigner sur les rapports entre les deux langues officielles canadiennes, mais également sur leur statut et leur vitalité. Regarder de près la traduction au Canada permet également de constater que « le Canada est pensé et administré en anglais » (p. 433) – 90 % de la traduction se faisant à partir de l'anglais. Ces données des années 1960 ne diffèrent pas beaucoup de celles de l'époque de la Confédération. Ainsi, pour des raisons historiques et politiques, la traduction fait partie de l'ADN du Canada et, comme l'affirment les auteurs, « [l']enjeu de la traduction au pays n'est pas seulement d'ordre linguistique. Il revêt aussi une dimension politique et démocratique, et surtout identitaire et culturelle, en particulier pour les francophones » (p. 434). C'est à Ottawa que l'on voit naître les premières associations de traducteurs, les premières revues professionnelles, les premiers programmes de traduction. Avec raison, Delisle et Otis considèrent cette ville comme la « capitale canadienne de la traduction » (p. 436).

Belle revendication du rôle des traducteurs fédéraux dans le contexte canadien, cet ouvrage de près de cinq cents pages rend un hommage bien mérité à ces fonctionnaires qui ont tant contribué à la vie culturelle du pays. *Les douaniers des langues* regorge de ressources précieuses, sous forme de notes explicatives, de références bibliographiques en bas de page et d'annexes. Ces renseignements si détaillés, fournis tout au long de l'ouvrage, font état d'un énorme et impeccable travail d'archive. Et parce que nul ouvrage n'est parfait, il nous

semble dommage que les auteurs n'aient pas inclus une bibliographie exhaustive, ce qui rend la tâche difficile au lecteur désireux de retrouver les références citées dans le livre. Ceci étant dit, l'ouvrage de Delisle et d'Otis nous fait découvrir une partie importante de l'histoire de notre pays et de celle des traducteurs fédéraux. Incontestablement, ce livre ne tardera pas à devenir un incontournable dans le domaine.

AURA E. NAVARRO

Université Concordia, Montréal, Canada

NOTES

1. Publié originellement dans le quotidien *La Nación*.

RÉFÉRENCES

- CHESTERMAN, Andrew (2009): *The Name and Nature of Translator Studies*. *Hermes*. 42:13-22.
- DELISLE, Jean (1984). *Au cœur du dialogue canadien. Croissance et évolution du Bureau des traductions du gouvernement canadien (1934-1984)*. Ottawa: Ministère des Approvisionnement et Services.
- DELISLE, Jean, dir. (1997): *Portraits de traducteurs*. Ottawa/Arras: Presses de l'Université d'Ottawa/APU.
- DELISLE, Jean, dir. (2002): *Portraits de traductrices*. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa.
- DELISLE, Jean (2008): *La terminologie au Canada: Histoire d'une profession*. Montréal: Lingua-tech.
- DELISLE, Jean, GALLANT, Christel, HORGUELIN, Paul A., et al. (1987): *La traduction au Canada, 1534-1984*. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa.
- DELISLE, Jean et WOODWORTH, Judith (1995): *Les traducteurs dans l'histoire*. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa.
- ORTEGA Y GASSET, José (1937/1970): *Gracia y desgracia de la lengua francesa*. In: José ORTEGA Y GASSET. *Obras completas*. Vol. 5. Madrid: Revista de Occidente, 267-270.

CASSIN, Barbara (2016): *Éloge de la traduction – Compliquer l'universel*. Ouvertures. Paris: Fayard, 258 p.

Cet ouvrage, que son auteure présente dans son avertissement comme « un journal de bord, peut-être un journal de pensée », nous paraît au moins utile, et sans doute important. Retravaillé à partir d'interventions et d'articles réalisés sur quelque 27 années (depuis 1989, même si la plupart sont beaucoup plus récents), il couvre en trois chapitres (*Éloge des intraduisibles*, *Éloge de l'homonymie* et *Éloge du relativisme* conséquent, plus une

Ouverture et un *Entre* polysémique et conclusif) une grande variété de sujets, avec une grande cohérence. On part de l'enfance, et de l'importance des langues anciennes, spécialement le grec, dans l'enseignement aujourd'hui, pour arriver à la *Jungle de Calais*, où se sont entassés, jusqu'à récemment, et où s'entassent encore, des migrants de toutes origines, bien souvent passés par la Grèce. Avec en couverture la photographie d'un panneau portant le mot école en huit langues, rare rescapé de l'évacuation de ce campement, en mai 2016. Et comme fil d'Ariane entre les deux, entrelacée avec le parcours intellectuel de l'auteure, une réflexion sur ce qui, philosophiquement, fait que l'universel mérite d'être critiqué, nuancé et sauvé. Ce qui sera révélé par la traduction, mais passe par trois moments : philosophique, sophistique et politique.

Philosophiquement, donc, la question à laquelle semble vouloir répondre Barbara Cassin est : comment penser un universel qui préserve l'égalité en droit et en dignité de tous les êtres humains, sans verser dans l'essentialisme, c'est-à-dire dans une pensée occidentale dont la pointe avancée serait Heidegger et dont les racines remontent à Aristote ? Ce dernier, plus précisément, est loué pour une partie de sa philosophie : « "Tous les hommes désirent naturellement savoir", voilà qu'à la fin de ce livre cette première phrase de la *Métaphysique* d'Aristote m'apparaît comme le moins repoussant des universels » (p. 239). Il est aussi critiqué – vivement – pour sa passion classificatoire : « Le jeu sur les équivoques est ce qui rend les textes sophistiques insupportables aux philosophes normaux. C'est même pour Aristote quelque chose comme le mal radical du langage » (p. 24 ; voir aussi p. 90).

Le risque est en effet la négation de l'autre dans sa différence, la privatisation de l'universel. Pour Barbara Cassin, les Grecs, ou du moins certains Grecs, mais en l'occurrence ceux qui ont le plus compté dans la formation de la pensée occidentale, auraient confisqué ce concept, pour le diffuser à leur propre image, sur la base d'une pensée avant tout logique, procédant par exclusion : « L'universel est toujours universel de quelqu'un. Et c'est pourquoi je m'en méfie tellement » (p. 35). Exclusion de tout ce qui ne parle pas la même langue qu'eux (les barbares), ce qui reviendrait, à leurs oreilles, à ne pas parler du tout.

D'où l'importance de la traduction, qui, par principe, accueille la différence et la pluralité :

Je soutiens que la traduction, plus encore que l'écriture, viole régulièrement le principe de non-contradiction dans la mesure où il y en a plus d'une (plus d'une : possible/bonne/correcte/vraie?), car cela suffit à contrevenir au principe, au moins dans sa forme aristotélicienne. (p. 113)

Ce qui, accessoirement, tendrait à réfuter une théorie interprétative qui se présente comme théorie du sens (p. 114-115). Pour lutter contre « la pathologie de l'universel, à savoir l'exclusion » (p. 116), il faut remplacer l'opposition binaire (vrai/faux) par une appréciation graduée, qu'elle place sous le nom de « relativisme conséquent » (chapitre III) : « Le relativisme conséquent conduit à remettre sur le métier la concurrence entre principe de non-contradiction, lié à la Vérité exclusive et nécessaire, et principe de raison, lié aux vérités de points de vue et d'intentions » (p. 157). Ce qui, d'un point de vue traductologique, nous situerait dans le voisinage des fonctionnalistes. Cela ne doit pas pour autant mener à renoncer à toute forme d'universel, car « [...] toutes les opinions ne se valent pas. C'est pourquoi il faut [...] rendre capable de préférer la meilleure, à savoir la meilleure pour » (p. 160). Au final, il s'agit donc d'« aider différenciellement à choisir le meilleur » (p. 172).

Passons à la sophistique. Il faut donc, pour éviter de sombrer à cause de l'écueil essentialiste, et selon une belle formule qui donne son sous-titre à l'ouvrage, « compliquer l'universel », c'est-à-dire faire en sorte qu'il puisse accueillir l'autre en tant qu'autre, dans sa différence. En s'appuyant sur d'autres Grecs, fort décriés des premiers : les sophistes. Face à une pensée du même, du choix alternatif et de l'exclusion, il s'agit de rétablir la pluralité des sens possibles (voir notamment la très belle démonstration menée à partir d'une phrase du *Traité du non-être*¹ de Gorgias, p. 102-108). Et traduire : « C'est qu'il faut au moins deux langues pour en parler une et savoir que c'est une langue que l'on parle, parce qu'il faut deux langues pour traduire » (p. 39).

D'où l'importance d'utiliser comme point d'entrée, non pas le concept, l'ontologie (lieu des catégories logiques aristotéliennes), mais le mot, la « logologie », et singulièrement les homonymes (p. 124-125, 140-141), avec toutes leurs possibilités de polysémie différentielle selon les langues : « Il s'agit d'entendre et de faire entendre qu'on philosophe en langues : comme on parle, comme on écrit et – c'est là le point – comme on pense » (p. 30).

Barbara Cassin, dans son écriture et ses interventions orales, est souvent espiègle. Et le fait est qu'on peut se permettre d'être espiègle quand on a la conscience d'avoir formulé en une phrase heureuse un principe qui semble mettre sur la tête toute une partie de la traductologie – celle concernant ce que Berman appelait les « grands textes », et d'autres les œuvres de l'esprit – alors qu'en fait elle la remet fermement sur ses pieds : « Les intraduisibles, c'est ce que l'on ne cesse pas de (ne pas) traduire » (Cassin 2004)². C'est que – comment l'oublier ? – avant d'être commissaire de l'excellente exposition *Après Babel, traduire*³ au MUCEM, à Marseille, en

2016-2017, et de rejoindre, il y a peu, l'Académie française, Barbara Cassin a été la maîtresse d'œuvre du génial *Vocabulaire européen des philosophies*, aussi connu sous le nom de *Dictionnaire des intraduisibles*⁴ (2004), aventure sur laquelle elle revient longuement (p. 55-71, 140-145), y compris, nouveau et savoureux paradoxe, pour évoquer les multiples traductions qui en sont issues.

On sait que la question des intraduisibles est, au pire un soupçon, au mieux un débat ancien en traduction et en traductologie. Et qui renaît sans cesse. On pourrait estimer que Maurice Pergnier lui avait tordu le cou sous l'angle linguistique dans *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction* (1978/2017, chapitre XI), mais l'hypothèse reste affleurante... Fidèle à son entreprise de complication de l'universel, Barbara Cassin la traite sous l'angle sophistique: oui, il y a des idées – des concepts, puisque nous sommes en philosophie – qui résistent à la traduction, parce qu'ils sont l'expression d'une différence dans la constitution des langues et des sciences humaines à travers des processus prenant racine, à chaque fois, dans une langue et une culture données: «Une langue diffère d'une autre et se singularise par ses équivoques, la diversité des langues se laisse saisir par les symptômes que sont les homonymies sémantiques et syntaxiques» (p. 24). Il y a donc, dans toute langue, ambiguïté. Et loin de devoir être combattue, celle-ci est une richesse, que la traduction doit révéler et magnifier. Mais justement, il serait dangereux, voire criminel, d'en déduire une différence ontologique entre les groupes humains qui parlent ces langues. Non à Heidegger (p. 61); non aux lectures caricaturales de Sapir-Worf (p. 203-207), et oui à Humboldt, pour sa réflexion qui part de la diversité des langues (p. 177-226):

Le *Dictionnaire des intraduisibles* ne fournit pas la bonne traduction de quelque intraduisible que ce soit, il explicite les discordances, il met en présence et en réflexion, il est pluraliste et comparatif en un geste sans clôture, beaucoup plus bourgeois ou oulipien que destinal et heideggérien. (p. 54)

Ce qui nous ramène directement au politique: «ni tout-à-l'anglais ni nationalisme ontologique» (p. 55, voir aussi p. 220-221). Et à l'importance de la traduction: «La traduction est un investissement d'avenir, au sens noble et au sens financier» (p. 17).

D'abord parce que cette pluralité des sens possibles pose – et depuis toujours – un évident problème aux traductrices et aux traducteurs, mais aussi parce que la vision essentialiste, qui écrase les différences sous la reproduction du même, a, pour Barbara Cassin, une évidente actualité. Celle-ci prend la forme, d'une part, du *globish* (p. 55-60, 130-140, notamment), auquel elle reproche bien

des choses, et en particulier d'être l'expression généralisée et sans saveur d'une pensée avant tout libérale, qui ouvre les frontières aux marchandises tout en les fermant aux individus et, d'autre part, de la traduction automatique, organisée à partir d'une langue pivot (l'anglais) et de catégories conceptuelles (le Web sémantique), elles-mêmes pensées en anglais. La traduction automatique, selon une formule heureuse que l'auteure a beaucoup reprise par ailleurs, «fait advenir un monde où la qualité est, et n'est que, une propriété émergente de la quantité» (p. 72).

L'auteure, à cet endroit, ne résiste pas à la tentation de rappeler un exercice assez amusant: en faisant faire plusieurs allers-retours à la phrase *Et Dieu créa l'homme à son image*, via Google Translate, elle avait rapidement obtenu *Et l'homme créa Dieu à son image* (p. 141-142). Umberto Eco (2003/2006: 34-38) avait au demeurant fait sensiblement la même chose quelques années auparavant. Voilà qui ravira ceux qui, en traductologie, se réclament de l'herméneutique, tout comme ceux que l'on qualifie, depuis la fin des années 1980, de «sourciers».

L'exercice est rappelé, une fois encore, avec espièglerie. Mais c'est aussi, n'ayons pas peur de lui faire ce reproche, parfaitement sophistique, au mauvais sens du terme: personne, à part des imbéciles, et l'auteure n'entre certainement pas dans cette catégorie, ne songerait raisonnablement à confier ce type de texte à la traduction automatique... C'est à tout autre chose que sert cette dernière. Disons qu'au mieux, c'est une mise en garde à l'attention des utilisateurs naïfs de l'algorithmique linguistique.

Il y aurait là l'occasion d'une rencontre, qui n'a pas lieu dans ce livre, mais pourrait bien se produire ailleurs, ultérieurement, et au bénéfice de tous, entre une pensée qui s'attache, effectivement, à «compliquer l'universel», et des utilisateurs de l'outil informatique dans la traduction et ses métiers qui voient dans cet outil un moyen de respecter et de mettre en valeur cette diversité et cette pluralité dans un sens non plus défensif, en se barricadant contre elle, mais offensif: en l'accueillant. C'est ce que font certains linguistes de corpus, parmi lesquels François Rastier (2010, par exemple), ou certains terminologues, qui ont remplacé la vision normalisatrice traditionnelle de cette discipline par une approche fondée avant tout sur l'observation des faits de parole tels qu'on les trouve dans les textes, à la suite de Didier Bourrigault et Monique Slodzian (1999). Ou encore d'un projet comme TraduXio⁵ (voir aussi Lacour, Bénel, *et al.* 2010) qui, entre autres choses, présente en vis-à-vis des versions des textes issus de toutes les époques et présentées de manière acentrique (sans langue pivot). C'est aussi ce que font, loin des «grands textes», quelques dizaines de milliers de

traductrices et traducteurs professionnels dans le monde d'aujourd'hui...

Il y aurait tant à faire, et l'on y est presque lorsque Barbara Cassin, au sujet de Gorgias, écrit «une traduction serait ainsi de l'ordre de l'arborescence évolutive plutôt que de la ligne» (p. 108). Elle appelle au demeurant elle-même de ses vœux une telle convergence (p. 144-145)... Mais ce n'est pas ici l'essentiel, et elle admet elle-même, là encore avec une certaine espièglerie, que sa vindicte contre Google pourrait bien venir d'un refus de la Commission européenne de financer un de ses projets au motif que «[l']Europe ne subventionne que ce qui concerne la traduction assistée par ordinateur» (p. 127, avec une variante à la p. 23).

Finalement, le lecteur se trouve ainsi devant une brillante récapitulation d'une œuvre à la fois variée, exigeante et cohérente, mais d'une cohérence qui n'est pas un enfermement et accueille la contradiction comme un enrichissement. Il s'agit d'un livre important pour le traducteur et la traduction, et on peut se prendre à espérer qu'il augure, concernant l'informatisation croissante d'une partie de cette activité, d'une meilleure compréhension entre ces domaines aujourd'hui fort distincts que sont la traduction littéraire et philosophique, d'une part, et la traduction pragmatique, d'autre part, qui pour être une utilisatrice raisonnée des outils numériques, parmi lesquels la traduction automatique, pourrait tout à fait se reconnaître dans beaucoup des opinions ici formulées. Là aussi, il devrait y avoir moyen – il y aurait en tout cas intérêt – de compliquer l'universel: «Le chantier est ouvert et j'aime à penser que la traduction peut servir de modèle de savoir-faire avec les différences» (p. 202-203).

NICOLAS FROELIGER

Université Paris Diderot, Paris, France

NOTES

1. GORGAS DE LEONTINOI (IV^e av. J.-C./1964): Sur le non-être ou sur la nature. In: Jean VOILQUIN, dir. *Penseurs grecs avant Socrate*. Paris: GF-Flammarion, 218-222.
2. CASSIN, Barbara (2004): Traduire. In: Barbara CASSIN, dir. *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*. Paris: Éditions du Seuil/Éditions Le Robert, 1305-1320.
3. *Après Babel, traduire* (14 décembre 2016-20 mars 2017): Marseille: Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée. Consulté le 3 septembre 2018, <<http://www.musem.org/programme/exposition-et-temps-forts/apres-babel-traduire>>.
4. CASSIN, Barbara, dir. (2004): *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*. Paris: Éditions du Seuil/Éditions Le Robert.

5. LACOUR, Philippe, BÉNEL, Aurélien, ZAMBON, Diana, et al. (Dernière mise à jour: 12 juin 2015): *TraduXio*. Version 2.1. *Hypertropic*. Consulté le 21 septembre 2017, <<http://tradu-xio.hypertropic.org/>>.

RÉFÉRENCES

- BOURRIGAU, Didier et SLODZIAN, Monique (1999): Pour une terminologie textuelle. *Terminologies nouvelles*. 19:29-32.
- ECO, Umberto (2003/2006): *Dire presque la même chose – Expériences de traduction*. (Traduit de l'italien par Myriem BOUZAHER) Paris: Grasset.
- LACOUR, Philippe, BÉNEL, Aurélien, EYRAUD, Franck, et al. (2010): TIC, collaboration et traduction: vers de nouveaux laboratoires numériques de translocalisation culturelle. In: Nicolas FROELIGER et Jean-René LADMIRAL, dir. *De la localisation à la délocalisation – le facteur local en traduction*. *Meta*. 55(4):674-692.
- PERGNIER, Maurice (1978/2017): *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction*. Traductologiques. Paris: Les Belles Lettres.
- RASTIER, François (2010): Web Semantics versus the Semantic Web? The problem of keyness. In: Marina BONDI et Mike SCOTT, dir. *Keyness in Texts*. Amsterdam/Philadelphie: John Benjamins, 93-110.
- LEONCINI BARTOLI, Antonella (2016): *Guides de rédaction et traduction dans le cadre de l'Union européenne*. Rome: Centro d'informazione e stampa universitaria, 121 p.

Cet astucieux livret se situe à mi-chemin entre le compte rendu de recherche et le manuel de formation. Il présente en effet les résultats d'une enquête réalisée sur les manuels de rédaction de l'Union européenne et d'une interrogation sur la mise en application de leurs recommandations telles qu'on peut les constater à partir de la pratique traduisante. La principale originalité de cette analyse réside dans la réflexion qui est menée sur l'influence que les normes de rédaction exercent sur la traduction. Cette exploration se révèle très utile pour le traducteur en herbe car elle situe bien les enjeux entre conception de documents et transmission de textes, surtout réglementaires.

Le livre est divisé en trois parties, la première consacrée à la politique linguistique de l'Union européenne, surtout en ce qui concerne la traduction; la deuxième à l'analyse des guides de rédaction, et la troisième à la confrontation entre les préconisations des manuels et la pratique traduisante telle qu'elle peut être constatée dans les textes de l'Union.